L'évêque de Rome

Tel est le titre d'un ouvrage qui vient au bon moment, quand un diocèse s'apprête à accueillir le pape, et quand quelques curieux veulent discerner, à travers les expressions d'engouement et l'inflation verbale, ce qu'il en est réellement de la fonction papale dans l'Eglise.

J.-M.-R. TILLARD, L'Evêque de Rome, Ed. du Cerf, Paris 1982 (240 pp.)

L'auteur, J.-M.-R.Tillard, professeur de théologie à Ottawa et Bruxelles, est consulteur du Secrétariat (romain) pour l'Unité et membre e.a. des commissions anglicane-catholique et orthodoxe-catholique. Il sait donc de quoi il parle, quand il aborde la fonction papale sous l'angle oecuménique (1).

On sent, à travers l'ouvrage, l'homme rompu aux relations interconfessionnelles, habitué à écouter, à comprendre et à respecter la position des autres, à exposer avec compétence et fermeté la sienne, et à rester avec les partenaires en recherce de la vérité, qui est toujours au-delà de toutes les positions.

Son livre, qui est une étude historique et théologique fouillée, ne contient aucune note polémique.

Sa thèse:

a) Le dialogue entre commissions officiellement mandatées a conduit les groupes non catholiques à nuancer les oppositions à la papauté que leurs traditions véhiculaient depuis la brisure avec Rome. Les agressivités s'éteignent. C'est là une évolution considérable constituant un facteur théologique nouveau. Ces églises ou ces groupes ecclésiaux en viennent même à regarder comme "acceptable" *un certain* exercice de la primauté du siège romain.

b) Certes, la manière envisagée d'exercer la primauté n'est pas celle qui s'est développée dans l'église catholique (romaine) depuis les schismes d'Orient et d'Occident. Surtout depuis Grégoire VII, elle a évolué dans un sens maximalisant, qui a trouvé son apothéose au XIXe siècle au Ier concile du Vatican (1870).

c) Devant le changement d'attitude des églises d'Orient et de nombreux groupes issus de la Réforme, quelle peut être la réaction de l'église catholique (romaine)? On ne saurait songer à retourner à la situation d'avant les ruptures (1054).

"IN SACHEN ÖKUMENE SIND WIR NACH ALLEN SEITEN OFFEN, SOLANGE NUR DIE ANDERN ANERKENNEN, DASS DIE RÖMISCH-KATHOLISCHE KIRCHE DIE ALLEIN SELIGMACHENDE IST!"

Si elle veut vraiment l'unité, l'église catholique doit se demander si sa propre façon de comprendre la primauté ne doit pas être relue à la lumière de ce que l'Esprit dit aujourd'hui aux églises.

Ouvrir des voies à une telle relecture, c'est l'objet du livre du P.Tillard; il s'acquitte de sa tâche avec doigté, honnêteté et compétence.

Où en sommes-nous aujourd'hui?

" Le pape, nous le savons bien, est sans doute l'obstacle le plus grave sur la route de l'oecuménisme "(Paul VI,28.4.67).

Pourquoi?

Parce que l'exercice concret de la fonction papale dans ses structures administratives et la manière dont cette fonction est enseignée et comprise chez les catholiques, va bien au-delà de ce que les définitions dogmatiques, même celle de 1870, exigent. On a fait du pape "plus qu'un pape".

"Le climat d'ultramontanisme (2) qui a accompagné et,à un certain plan, provoqué la définition de la primauté pontificale en 1870, a à ce point imprimé sa marque sur la vision catholique de la papauté qu'il a comme fait corps avec elle. La mentalité catholique - même au niveau des réactions spontanées de plusieurs épiscopats - en est venue à porter sur le pape un regard chargé de connotations religieuses ou simplement affectives qui ne permet pas toujours de bien cerner les caractéristiques essentielles de la fonction de l'évêque de Rome. Vatican II n'a guère passé, sur ce point, dans la conscience catholique. Le 'petit peuple' garde la soif d'une papauté proche de son goût natif de 'merveilleux'. Un vieux courant enfoui dans la dévotion et la spiritualité populaire non critiquées théologiquement et non éclairées pastoralement n'attend que la moindre occasion pour émerger" (p.32).

Il n'est pas mauvais qu'un groupe se reconnaisse dans la personnalité de celui qui signifie son unité ou son identité, et que naisse envers cette personne-symbole une certaine vénération. Que cette vénération peut être à la fois profonde et sobre, le cas du "bon pape" Jean XXIII l'a montré.

Le drame est "le romantisme agaçant qui ... entoure depuis un siècle la personne du pape, virant parfois jusqu'à un culte outrancier" (p.204).

Si de cette gangue on veut dégager l'essence de la primauté romaine, il faut se livrer d'abord à une série de distinctions. Le pape cumule en fait un certain nombre de fonctions qui, au cours des siècles,se sont fondues en une seule. Toutes ces fonctions n'ont pas même poids et même extension. Il est l'évêque de la ville de Rome; il détient une primauté "régionale" en Italie (comme les archevêques), une primauté patriarcale sur l'Occident (comme les patriarches de Constantinople, d'Alexandrie etc.) et une primauté "apostolique" particulière et unique au sein du collège épiscopal universel. Pour une reconnaissance oecuménique, seules la première et la dernière de ces 4 couches entrent en ligne de compte, la première étant le fondement de la primauté universelle. Comment?

Ce qui est premier, ce n'est pas le primat personnel du pape, c'est la primauté de l'église de Rome dont il est l'évêque.La place à part de

l'église de Rome parmi toutes les autres provient du fait que Pierre et Paul, les deux principaux témoins de Jésus Christ, y ont scellé leur foi dans le martyre. C'est pourquoi, depuis la plus haute antiquité, l'église de Rome a été reconnue par toutes les autres comme centre d'unité et gardienne de l'authenticité de la foi transmise par les apôtres Pierre et Paul. Cette fonction de veiller à la communion dans la même foi authentique a justement rejailli de l'église sur son évêque qui est son guide responsable.

Ainsi, la fonction du pape à l'intérieur de l'église de Rome est celle de tout évêque dans son diocèse: être présent de façon habituelle et constante aux problèmes et aux besoins de son église locale.

Pour l'Eglise universelle, naissant de la communion de toutes les églises locales, il est le "veilleur", la mémoire de la foi apostolique avant tout auprès de ses frères évêques, pour les garder dans la fidélité à leur mission et surtout les ouvrir aux dimensions universelles du Salut et de l'Eglise de Dieu. L'étendue, les limites et les équivoques de cette fonction sont passées au crible par le P.Tillard: Question capitale!

Ainsi un chrétien appartient à la communion ecclésiale dans la mesure où il se trouve en communion avec l'évêque de son église locale, lui-même en communion avec tous ses frères évêques parce qu'en communion avec l'évêque de Rome.

"Or, plusieurs des pouvoirs retenus aujourd'hui par l'évêque de Rome (et la curie romaine) sont 'pontificaux' sans pourtant relever de la raison spécifique de la primauté. Au lieu de se justifier par la raison formelle de l'unité de foi et de communion, ils s'expliquent souvent par un désir d'uniformité juridique ou de centralisation voulant que tout ce qui contribue à la cohésion et à la communion dans l'Eglise de Dieu dépende de l'évêque de Rome. Une mauvaise ecclésiologie (3) a presque identifié unité et centralisation, en ne comprenant pas que l'unité appelle la *communion* et que celle-ci dit autre chose que la mainmise absolue du *centrum unitatis*. Au contraire, plus celui-ci s'impose, moins la communion devient évangélique, puisqu'elle se confond alors avec une absorption ou mise en tutelle qui contredit sa na-

ture même. La communion reconnaît la diversité et y voit un élément de sa richesse. Comment, autrement, serait-elle *catholique*(4)? Ce n'est pas verser dans le pessimisme que d'admettre qu'une excessive centralisation romaine, dont il est devenu difficile de se libérer parce que de mauvais plis ont été pris, crée une situation ecclésiologiquement anormale. Elle dresse ainsi un obstacle difficile (et inutile) sur le chemin de l'unité de tous les chrétiens. On aurait pu espérer que Vatican II, reconnaissant aux conférences épiscopales l'autorité qui leur revient, décongestionne le *centrum unitatis* et le ramène à sa fonction spécifique. Mais les progrès sont encore minces, et l'on a parfois simplement suscité une bureaucratie parallèle. On ne peut parler de réforme authentique." (pp.222 s.)

Mais "Rome peut faire tomber les plâtres, les fausses dorures ajoutés siècle après siècle à la pure ligne structurelle de sa primauté d'église fondée dans le martyre de Pierre et de Paul. Elle ne saurait qu'y gagner elle-même. Un peu comme ces vieilles églises romanes que trop d'additions en désaccord avec leur style propre avaient alourdies et qui retrouvent soudainement leur beauté. Mais surtout elle rendrait alors à toute l'Eglise de Dieu, brisée et défigurée par des divisions face auxquelles elle n'est pas innocente, le 'service' que l'Esprit de Pentecôte attend d'elle. Qui l'empêcherait de se créer l'âme de pauvre qui la remettrait dans la droite ligne de sa vocation?" (pp. 234 ss)

F. KOEDINGER

(1) Oecuménisme: effort des églises et dénominations chrétiennes pour retrouver entre elles l'unité originelle perdue.

(2) Tendance à concentrer toute l'autorité ecclésiale sur le "centre de l'Eglise", c'est-à-dire Rome.

(3) Doctrine théologique concernant l'Eglise.

(4) Mot qui signifie: universel.